

elle accepta une place au Châtelet où elle resta trois ans, et prit part à toutes les reprises et à toutes les créations.

En 1865, le Directeur de Bordeaux se trouvait à Paris à la recherche d'une actrice qui, tout en tenant l'emploi d'ingénue, put chanter l'opérette, on lui indiqua M^{lle} Ferrare. L'artiste hésitait, mais le Directeur était pressant et offrait de magnifiques conditions : M^{lle} Ferrare accepta et n'eut pas à s'en repentir, car à sa première création qui fut celle du rôle de Gabrielle dans la *Vie Parisienne*, les Bordelais lui firent une magnifique ovation.

C'est à Bordeaux que M^{lle} Denise Ferrare se maria, elle épousa M. Matz, pianiste et chef d'orchestre, et compositeur de plusieurs opérettes applaudies. M^{lle} Ferrare prit alors le nom de Matz-Ferrare.

De Bordeaux, M^{me} Matz-Ferrare alla à Bruxelles au théâtre de Paris, où elle tint l'emploi de chanteuse d'opérette ; Marseille l'enleva à Bruxelles, et cette année Lyon l'a enlevé à Marseille.

Je n'ai point à faire ici l'éloge de M^{me} Matz-Ferrare, le succès qu'elle a obtenu à ses débuts, et qui se maintient, en dit plus long que les plus longs éloges. Elle possède une fort jolie voix qu'elle sait conduire avec goût ; mais ce dont je la louerai surtout, c'est dans ses rôles excentriques de savoir toujours s'arrêter à la limite exacte, et de ne jamais tomber dans la charge.

ERNEST DE C.

CÉLESTINS

Les circonstances, il faut le reconnaître, sont peu favorables au théâtre ; ainsi donc les Célestins n'ont pas à se plaindre, car si chaque soir la salle n'est

pas comble comme cela arriverait sans les préoccupations du moment, il y a relativement toujours une assez jolie chambrée. Je crois fort que les chants patriotiques qu'on y chante : la *Marseillaise*, le *Rhin Allemand*, sont pour une bonne part dans ce succès relatif, et qui aurait été immense pour les *Brigands*, qui ont été mis en scène avec un grand luxe et un soin tout particulier.

L'orchestre et les chœurs ont été augmentés et les distributions distribuées et le train ; il était s'élèments ver à mieux.

Une M^{lle} Matz-Ferrare, pour la forme de son troisième début ; un compliment à M^{lle} Marius, qui possède une voix charmante ; à M. Belliard, et à ce gros Lamy, qui décidément n'a pas son pareil.

C'est entre le premier et le second acte des *Brigands* que M^{me} Matz-Ferrare chante le *Rhin allemand*, de Musset, mise en musique par Vaucorbeil. Cette artiste détaille les diverses strophes avec beaucoup de goût, donnant à chacune d'elle sa valeur et son caractère ; c'est un grand succès.

Avez-vous vu les *Brigands* aux Variétés ? En ce cas allez-les voir aux Célestins, la comparaison est intéressante à établir ; si vous ne les connaissez pas, allez les voir ; c'est une soirée agréable et qui vous secouera un peu des tristes préoccupations du moment.

Les Prussiens en Lorraine sont un vieux drame qui a dû à son titre d'avoir une seconde jeunesse, il est joué sur tous les théâtres de France.

Aux Célestins, on a introduit au premier acte la *Marseillaise*, chantée par M. Montbazou. La scène est curieuse, Montbazou qui n'a pas tant s'en faut une voix de ténor, déclame plutôt qu'il ne

chante l'Hymne national avec beaucoup d'énergie, et le refrain est repris en chœur par toute la salle. Impossible de rester froid et indifférent.

On annonce pour la semaine prochaine les représentations au Grand-Théâtre de la troupe des Folies, qui jouera le *Petit Faust* et *l'OEil Crevé*.

ERNEST DE C.

LE TURBOT DE LA BARONNE

M^{me} X... est bien certainement la plus spirituelle et la plus jolie de toutes les femmes de députés que je connaisse.

Si elle siégeait à la place de son mari, la Chambre n'y perdrait pas ; mais l'ordre du jour en souffrirait singulièrement.

M. de Kératry demanderait moins souvent la parole, M. Thiers ne quitterait jamais ses lunettes, M. Guyot-Montpayroux aurait des distractions éternelles et le galant M. Garnier-Pagès voterait tous ses amendements.

M^{me} X... est si séduisante que je vous demande la permission de la faire baronne. Un chroniqueur ne peut guère aller plus loin. Si j'étais le chef de l'État, je la ferais au moins princesse.

La rare beauté de M^{me} X... offre cependant une particularité bizarre.

La baronne a un poisson sur le cou.

Un poisson microscopique et tout mignon comme ceux qui frétilent dans un aquarium de boudoir ; un petit poisson rose, rose comme le corail sur un cour d'ivoire ! Ce n'est point laid, je vous assure.

La baronne est venue au monde avec ce poisson, de même qu'on y vient avec une jonquille ou une fraise, une patte d'écrevisse ou un fer à cheval.

Comme un jour je complimentais M^{me} X... sur cette charmante envie qui rehaussait si bien sa beauté :

— Je vais, me dit-elle, en relevant avec une molle coquetterie son col en dentelle, je vais vous conter par quel hasard je suis née avec un poisson sur le cou.

Ma mère habitait avec sa famille un château du Poitou. C'était la plus riche et la plus belle jeune fille de la province. Aussi bien, elle ne pouvait faire un seul pas sans marcher sur le pied d'un prétendant.

Un premier jour d'avril, sa famille reçut la visite d'un gentilhomme des environs, M. de T...

Alexandre n'était pas inconnu. Il s'était rencontré plusieurs fois avec les parents de ma mère, et ma mère avait conservé peut-être un vague souvenir de sa grande distinction, de ses belles manières.

Aussi, ma famille fut-elle bien surprise en voyant la visite du gentilhomme se prolonger d'une façon aussi mystérieuse qu'indiscrete.

La conversation était tombée une douzaine de fois, et ce jeune homme, qui ne faisait absolument rien pour la relever, ne s'en allait pas!

Mon grand père, impatienté, finit par lire tous ses journaux et s'en va visiter ses écuries.

Ma mère passe de la table de travail au piano, du piano au jardin, du jardin à la chapelle, de la chapelle à sa chambre, de sa chambre au salon.

Alexandre de T... est toujours-là! et chose étrange, il a l'air lui-même aussi agacé et aussi surpris que mes parents.

L'heure du dîner va sonner et mon père rentre un peu calmé; mais retrouvant le gentilhomme à la même place:

— Monsieur, lui-il, avec une rage mal dissimulée, auriez-vous, par hasard, quelque chose de particulier à me dire? Je vous écoute.

Mais, je crois, au contraire, que c'est vous-même, monsieur, qui avez à me parler.

— Moi?

— Vous...

— Veuillez-vous expliquer.

— C'est bien simple. Notre ami commun, le docteur Bernier, que j'ai vu ce matin, m'a parlé du désir que vous aviez de me voir, et du bienveillant intérêt que vous me portiez...

— De l'intérêt que... Je ne comprends pas. Voyons, parlez clairement.

— Mais je devrais être compris, il me semble; n'avez-vous pas dit au docteur que M^{lle} Hélène.

— Veuillez vous asseoir, mon voisin.

— Que j'avais eu le bonheur de plaire à votre fille...

— Allumez ce cigare, mon jeune ami.

— ... Et que cette union...

— Ne me déplairait pas? Ah! j'y suis maintenant! Ciel de Dieu! vous êtes expéditif, monsieur, et le docteur un fameux indiscret. Qu'importe! commençons par dîner, nous causerons ensuite. Le potage est servi et ma fille Hélène attend votre bras, mon... j'allais vous appeler mon gendre!

On se met à table, et l'on porte un turbot magnifique. Alexandre s'exclame sur la beauté du poisson.

Alors, mon grand-père sourit, et se penchant à l'oreille de son hôte:

— Il est très beau, dit-il pour un poisson d'avril. Vous voudrez bien le dire au docteur Bernier, à ce joyeux docteur qui ma valu le plaisir de dîner avec vous ce soir.

Alexandre comprit et se mordit les lèvres, tandis qu'Hélène s'efforçait de réprimer un éclat de rire.

Le gentilhomme avait beaucoup d'esprit.

Il prit très-gaiement la chose, se

montra charmant, et, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, se régala vaillamment de son ennemi, le turbot.

Il poussa même la générosité jusqu'à porter la santé de son mystificateur.

Sur la cordiale invitation de mon grand-père, Alexandre de T... revint au château, et y revint si souvent qu'il finit par épouser ma mère.

— C'est ainsi, continua la baronne, que me parents furent amenés par un turbot au pied de l'autel, et je vous laisse à penser s'ils ont ri souvent de ce poisson d'avril, négociateur en mariage et rival de M. Foy.

Soit caprice ou reconnaissance, ma mère prit le poisson en affection.

Il y en avait toujours sur sa table et dans sa parure; elle inventa un plat exquis: la *Sole aux Fiançailles*, et mis à la mode les bijoux-poissons.

Ses bagues, ses boucles, ses broches, ses pendants, tout n'était que poissons, poissons d'or ou d'argent, avec des nageoires artistement ciselées, des oreilles éblouissantes et des yeux en diamants.

Ma mère devint enceinte et cette manie reconnaissante ne fit qu'augmenter durant sa grossesse.

Un an après, je vins au monde.

Je vins au monde avec un poisson sur le cou... et le docteur Bernier fut mon parrain.

En finissant son récit, M^{me} X... abaissa négligemment son col de dentelles et j'aperçus dans toute sa beauté, le petit poisson rose, et il me semble qu'il frétillait avec amour sur le cou blanc de la baronne.

CAQUETAGES.

On est Marseillais de naissance comme on est aveugle.

L'autre jour, un honorable négociant de Marseille amène à Paris son fils, âgé de quatre ans, et le conduit voir son cousin, un grand jeune homme de sept ans.

Les enfants jouent sur le balcon.

— Vois la belle Lune, fait le parisien.

— A Marseille, nous en avons trois, et bien plus jolies.

Écho de la police correctionnelle.

— Baubichon, vous vous plaignez, n'est-ce pas d'avoir été battu par le prévenu Raffinard?

— Oui, monsieur le président... Même qu'il m'a donné des coups de pied dans le ..

— Asseyez-vous sur ce mot. Le tribunal est éclairé!...

— M'ame la comtesse, j'venons vous d'mander un drap pour ensevelir not' homme.

— Comment! est-ce qu'il est mort, ce pauvre François?

— Pas core, mais l'médecin y dit qu'il n'en a pour deux heures. Alors, comme c'est demain l'marché, j'prenons d'avance.

Mot parisien d'une veuve bien parisienne: Le marbrier entre.

— Vous venez pour le tombeau de mon mari...

— Oui, madame... Voici des croquis de mausolés.

— Voyons... qu'est-ce qui se porte cette année?

Dans une discussion:

— Tu as tort.

— Non, c'est toi!

— Tiens! je vais t'enfermer dans un cercle vicieux.

— Tu veux donc m'embrasser?

Un mari, à son lit de mort, fait ses adieux à la femme éplorée qui va devenir veuve. Tout à coup, par une étrange fantaisie, le moribond prend la main de sa compagne et lui dit:

— Mon ange, au moment de te quitter pour toujours, dis-moi si tu m'as toujours été fidèle? Ne crains rien... Je vais mourir... je n'aurai pas le temps de te faire des reproches.

— Non, mon ami, répond la femme, ne parlons pas de cela. A quoi bon te faire de la peine.

— Viens-tu aux courses?

— Ma foi non, il y a trop de cocottes.

— Tu crains les Vénus?

— Non, je crains les carottes.

Carjat, qui touche au soleil par deux côtés, les vers et la photographie, est en même temps l'homme de France qui se plaint le plus amèrement de la chaleur.

Hier, un de ses amis le rencontre sur le boulevard. Carjat était ganté de chevreau frais comme un prince qui va dîner chez Cora Pearl.

— Tu as donc froid aux mains? lui dit l'ami.

— Non, dit Carjat, mais je porte des gants en été pour donner la main aux gens qui ont trop chaud.

Dans une soirée bourgeoise se trouvaient côte à côte deux marchands de nouveautés de la rue Montmartre.

Entre deux glaces la conversation s'en-

gagea, et, après avoir causé commerce, on en vint à parler ménage.

— Ah! ça, à quoi diable passez-vous votre temps?... demanda le premier marchand à l'autre, nous nous sommes mariés la même année, j'ai déjà trois enfants et vous n'en avez qu'un.

— Que voulez-vous, mon cher? répliqua l'autre, je fais mes affaires tout seul, moi, je n'ai pas d'associés.

Calinot devient coquet et cache son âge — Vous avez 40 ans, lui disait-on l'autre jour.

— 40 ans! vous plaisantez, c'est mon frère jumeau qui les aurait s'il n'était pas mort, mais moi je n'ai que 37 ans.

AVIS

La fermeture du Grand-Théâtre nous oblige à restreindre notre publicité, en conséquence notre journal ne paraîtra plus que tous les quinze jours. — Cependant, si les circonstances nous le permettent nous n'attendrons pas la réouverture du Grand-Théâtre pour reprendre notre publication hebdomadaire

Les représentations d'artistes parisiens nous fourniront l'occasion de faire quelques portraits et quelques biographies.

BAILLY FILS, gérant.

Lyon, imp. du Salut Public. — BELLES, rue Impériale, 33

BUREAU DES JOURNAUX 34, rue Tupin

JOURNAUX, LIBRAIRIE

PUBLICATIONS ILLUSTRÉES Abonnements à tous JOURNAUX sans frais